

# Guerre en Europe

## Introduction

**Stefan Padberg**

*Dans ce numéro vous trouverez toutes les contributions du colloque de recherche « Guerre en Europe — Moteur ou bloqueur du changement ? », qui eut lieu les 21/22 octobre 2022 au Forum 3 à Stuttgart. Les conférences ont traité des arrières-plans et les perspectives de la guerre avec des approches très diverses. Nous avons décidé de les publier ici et de les mettre à la disposition d'un large public.*

La conférence du vendredi soir de **Michaël Zech** analyse les narrations différentes, les récits au moyen desquelles on opère du côté russe ou de celui ukrainien, et permet ainsi une meilleure compréhension des arrières plans du conflit. La contribution est une transcription de la conférence revue par l'auteur.

**André Bleicher** s'occupe de la question des contraintes politico-économiques que la Russie suit actuellement et montre que l'action des dirigeants russes n'est pas aussi irrationnelle qu'il semble actuellement opportun de la présenter au public.

**Roland Benedikter** scrute le contexte global dans lequel se trouve le conflit actuel. Il montre clairement qu'il aura des conséquences pour la globalisation néo-libérale qui se scindera « en deux globalisations », selon sa thèse. La contribution est une transcription de la conférence revue par l'auteur.

La contribution de **Stefan Padberg** aborde la « tache aveugle Europe de l'Est » qui imprégnerait le penser politique, culturel et économique, en Allemagne depuis longtemps. Il fonde la nécessité d'un changement radical de paradigme en regard l'Europe de l'Est, qui ne devrait pas non plus s'arrêter aux concepts anthroposophiques qui nous sont chers.

Il est suivi d'une contribution de **Günter Ludwig**, qui a participé au colloque en tant qu'auditeur. Il complète les contributions du colloque par une présentation de la continuité ininterrompue de la structuration impériale de la société russe depuis l'entrée en fonction de Poutine.

## La guerre de la narration

*de ma part, mais cela est dû au sujet. Je voudrais aborder dans ce qui suit les appartenances et identités compliquées dans l'espace est-européen et, à cette occasion, en particulier, un problème qui est central dans cette confrontation : sur la guerre des souverainetés d'interprétation des récits historiques.*

## Appartenances culturelles dans l'espace russo-ukrainien<sup>1</sup>

**Michaël Zech**

*Pour commencer je voudrais rendre transparent le fait que je parle autant comme spécialiste que selon une perspective personnelle. Je suis marié à une ukrainienne, dont la langue maternelle est le russe. En outre j'ai été de nombreuses années actif dans les domaines de la formation des enseignants et des projets de développement scolaire aussi bien en Russie qu'en Ukraine. Le sujet me concerne d'un côté personnellement et, de l'autre, je regarde la guerre russo-ukrainienne nécessairement à partir d'une perspective extérieure. Si dans cette présentation je n'aborde pas dans les thèmes économiques et économiques-écologiques, ce n'est aucunement une priorisation*

### La fonctionnalisation du mythe fondateur

Les deux états impliqués dans cette guerre se réfèrent au même mythe fondateur qui est, il est vrai, différemment contextualiser : la *Rus* du Moyen-Âge primitif. Il s'agit d'une entité étatique fondée en 882, qui se caractérisait par des territoires dominés par les Varègues (Jobst 2022, pp.72-73). Les Scandinaves, qui se déplaçaient vers le sud le long des fleuves d'Europe de l'Est, ont créé à cette époque une structure de dépendance tributaire, unissant ainsi la région entre Novgorod et Kiev. Depuis lors, la culture du souvenir de l'Europe de l'Est considère Kiev comme le centre de la Russie. Le rôle de la domination des hommes confédérés scandinaves dans la région du Dniepr ne fait pas l'unanimité parmi les historiennes et historiens actuels, car tant du point de vue des histoires nationales ukrainienne et russe, l'importance de la participation des étrangers à la fondation de la *Rus* est minimisée.

Dans la confrontation actuelle autour de la narration historique, l'acceptation du christianisme pour la *Rus* joue un rôle central : En 988, Vladimir — c'est ainsi que les Russes l'appellent — ou bien Wolodymir — c'est ainsi que les Ukrainiens l'appellent — s'est fait baptiser, car il a ainsi pu

<sup>1</sup> Transcription revue, par l'auteur, de sa conférence du 21.10.2022 au Forum 3 à Stuttgart.

saisir l'occasion d'épouser Anne, une sœur de l'empereur byzantin. Il se convertit au christianisme orthodoxe byzantin par l'acte du baptême et, selon la tradition, provoqua également le baptême en masse des gens de sa suite (Jobst 2022, pp.73 et suiv.). Dans la confrontation actuelle dans cette guerre de la narration, entre la Fédération de Russie et l'Ukraine, il s'agit entre autre de savoir où eut lieu le baptême. Deux endroits sont rapportés par la tradition. L'un est *Kherson*, une cité médiévale antique, qui se trouvait sur la péninsule de Crimée et qui n'est pas à confondre avec la ville ukrainienne actuelle de *Kherson*. C'est le lieu du baptême dérivé par la perspective russe, qui attribue à la Crimée une importance sacrée pour la culture slave de l'est. Les scientifiques ukrainiens ont affirmé que les baptêmes avaient eu lieu près de Kiev, sur le Dniepr. Le lieu se situerait donc dans la région centrale de la *Rus*, près de l'actuelle capitale de l'Ukraine.

La confrontation autour de la souveraineté d'interprétation du mythe fondateur sert aujourd'hui la légitimation politique d'être l'héritier de la sainte *Rus* et avec cela de devoir exercer la souveraineté d'état dans le territoire ukrainien. La lutte historique n'est guère nouvelle en soi, car elle est portée depuis le 19<sup>ème</sup> siècle, au moment où apparut en Ukraine un mouvement pour une autonomie culturelle et nationale vis-à-vis de l'hégémonie de Moscou. Ceci contredit la narration russe, selon laquelle le centre de la domination des *Rus* s'est déplacé de Kiev à Moscou, puis de là, à Saint Pétersbourg et avec cela l'Ukraine est, selon eux, passée dans l'empire russe (Kappeler 2022, pp.27-28). L'historiographie occidentale ou allemande s'est ralliée à la perspective russe et a ainsi repris le récit colonial-impérial de celle-ci. Dans l'Union soviétique une autonomie culturelle fut attribuée à l'Ukraine certes, au début, mais elle fut ensuite intégrée à la communauté bolchevique. Les partisans de l'autonomie ont été poussés à la clandestinité, mais ils y ont fixé l'histoire d'une Ukraine. Lorsque, dans les dernières années de l'Union soviétique, le millénaire de la fondation de la *Rus* a été célébré en 1988, les intellectuels ukrainiens ont protesté contre le fait que les festivités, organisées par Gorbatchev, aient eu lieu exclusivement à Moscou et non à Kiev, et ils ont accusé Moscou de s'appropriier culturellement l'héritage de Kiev et d'ignorer ainsi les intérêts nationaux des Ukrainiens (Jobst 2022, p.81).

Actuellement l'interprétation narrative sert, d'une part, à légitimer l'intervention guerrière russe, attendu que Moscou, porteuse, d'un héritage culturel de plus de mille ans, en infère l'effort de restaurer la *Russki Mir*. D'autre part, Kiev, en tant que centre véritable de la *Rus*, avec une revendication encore plus antique, est censée légitimer cela dans son autonomie culturelle et étatique.

Le récit ukrainien souligne également que le baptême de 988 a été précédé d'une intervention militaire contre l'ancienne *Kherson*, située en Crimée, à travers laquelle les intérêts du christianisme orthodoxe ont été poussés contre les opposants à l'empereur romain d'Orient. De là, les historiens ukrainiens en déduisent à nouveau que la Crimée doit être attribuée à la *Rus* et remettent ainsi en cause la

revendication russe sur la péninsule (Jobst 2022, pp.79-80).

Ces questions font actuellement l'objet de vives discussions, car la légitimité de l'État actuel découle de la prétention à la succession historique. L'histoire est utilisée aujourd'hui comme une arme.

### **Digression au sujet du problème de la formation d'identité culturelle**

Avant d'en revenir à la guerre des narrations, je voudrais caractériser un des grands processus de transformation. Il a à faire avec la discussion, menée de manière intense au niveau mondial, autour de l'interrogation sur ce qui relève de l'appartenance culturelle et de celle nationale. Je recours pour cela, en conscience du problème, au concept des identités. Une identité à plusieurs significations et couches, elle peut être interprétée de manière ontologique, comme un système d'appartenance clos (identité collective), ou bien comme un processus continu, dans lequel des individus négocient constamment leurs diverses appartenances qu'ils acquièrent (Keupp 2003, pp.8-12 / Krappmann 1969, pp.11 et suiv. & pp.70 et suiv.).

Dans le champ de tension de ces interprétations d'identités se trouve actuellement la question de l'appartenance nationale. Il s'agit de la question de savoir : Qu'est-ce qu'une nation ? Ou selon le cas, qu'est-ce qui définit un « nous » culturel ? Ces questions concernent aussi la fonction de l'histoire. Si l'on suppose que les peuples et les nations sont des données ontologiques, c'est-à-dire des structures indépendantes avec des caractéristiques définissables, alors la psychologie des personnes, les typologies de mentalité et une histoire comprise comme la biographie des personnes, peuvent être liées à cela. Mais si l'on définit la formation d'identité, non pas comme une coordination à un « nous » défini, mais plutôt comme un processus ouvert, dans lequel un être humain négocie sans cesse ses appartenances, tout au long de sa vie et vit dans une société où les autres abandonnent ces mêmes possibilités, il en résulte un « nous » culturel hybride et fragile. Une nation se constitue ensuite à partir de ceux qui, vivant dans un domaine de l'état, rencontrent un environnement culturel multiple qui n'est pas fixement défini. Ceci présuppose des conditions cadres qui garantissent l'autodétermination de soi, la multiplicité et un système d'éducation et de formation par lequel les individus sont incités à déterminer librement leurs appartenances et à générer leur importance moins à partir d'une appartenance collective, mais plutôt à partir de leurs propres revendications autonomes. Or si cela ne se produit pas, il en résulte un sentiment de perte et celui de ne-pas-être-pris-en-compte. Cela conduit à la recherche d'offres d'identification claires et définies qui garantissent l'appartenance et la non-appartenance, correctement ou faussement, par une autorité. Autour de cette alternative pour définir, nation et culture, soit fermées ou bien ouvertes, une confrontation mondiale et fondamentale se déroule en ce moment.

Cela concerne aussi la culture anthroposophique. Car de nombreux anthroposophes aiment à ordonner Est et Ouest fondamentalement en courants spirituels et à considérer des peuples ontologiquement. Si nous nous occupons sérieusement de cela nous constaterons que le monde ne se laisse ni culturellement, ni territorialement partager en Est et Ouest, de même que des états modernes ne se laissent plus définir ethniquement. La culture est nettement plus multicouches et avant tout elle n'est plus à localiser sélectivement en domaines déterminés.

Nous devons constater en Occident, en Europe, aux USA, en Asie, des mouvements retro-politiques allant jusqu'aux identités closes, qui se comprennent en démarcation des étrangers. En revanche, on observe une tendance globale à l'ouverture des sociétés. Cette confrontation hautement explosive se reflète également, comme on le verra, dans la guerre entre la Fédération de Russie et l'Ukraine.

Après cette digression, je reviens sur le discours concernant l'attribution du saint Vladimir ou du saint Wolodymyr. Avant même la phase de guerre actuelle, à savoir en 2016, une statue a été érigée à la mémoire de Vladimir près du mur du Kremlin, consacrée par le patriarche de Moscou Cyrille (schwenk 2021). Après l'annexion de la Crimée, en violation du droit international, cet acte était censé exprimer la prétention historique et culturelle de Moscou à mener une politique en lien avec l'idée spirituelle de la *Rus*. Cela a beaucoup à voir avec ce que Poutine ne cesse d'appeler le *Russki Mir* [«русский мир», *ndt*]. Le *Russki Mir* est un concept multiple, car le terme *Mir* a un double sens. Il veut dire, d'un côté, le monde et, de l'autre, il désigne la Paix [sic, *ndt*] (Königslow 2022b, p.27 [Traduit en français : DDJvK422.pdf, *ndt*]). Cette double signification se trouve elle-même dans une tradition historique, en se rattachant nonobstant à l'antique *pax romana* ou *pax Augusta*. Ici aussi, on engendre l'impression que l'empire est conçu comme une organisation de la paix. En cela l'empire combat foncièrement vers l'extérieur, mais il se révèle aussi intérieurement comme formateur de communauté et de sécurité. Dans cette acception, le *Russki Mir* est quelque chose qui décrit aussi bien l'appartenance culturelle que celle impériale et cela en étant pensée dans le même temps dans une dimension historique mythique.

Nous avons donc actuellement la dimension remarquable que deux états qui se trouvent en guerre, dont leurs mythes fondateurs nationaux se réfèrent aux mêmes événements historiques. Tous deux réclament leur compétence pour se légitimer au plan culturel. Avec cela, du côté de Poutine, son action impériale est avant tout présentée comme une obligation testamentaire de nature historique et sacrée. Il y est fortement soutenu par le patriarche Cyrille de l'Église orthodoxe russe, qui recommande expressément la guerre contre l'Ukraine (entre autre, dans son sermon du 23 février 2022). Il va de soi que ceci est aussi dirigé à l'encontre de l'autonomie prise par l'Église orthodoxe ukrainienne. Précisément en des temps difficiles, il est bon de différencier les choses. Ainsi un plus grand nombre de théologiens et prêtres ortho-

doxes russes ont rédigé une lettre ouverte, le 13 mars 2022, dans laquelle ils prennent leur distance de leur patriarche, de sorte que nous avons une communauté spirituelle, une communauté spirituelle en Christ sur un royaume terrestre, qui se réfère à des organisations politiques (Königslow 2022b, pp.27-28). L'approbation de la guerre par le patriarche Cyrille, au nom de l'Église orthodoxe russe, est donc ainsi relativisée et remise en question.

Avec quelque légèreté on peut constater globalement que dans l'Est de l'Europe, il y a plusieurs centres urbains, associés à des traditions diverses. En conséquence, Moscou serait à décrire comme un centre économique classique ; Saint-Petersbourg, dans une histoire antérieure, comme un centre politique, à l'occasion de quoi cette fonction fut reprise par Moscou au 20<sup>ème</sup> siècle. Kiev a toujours passé pour le centre spirituel historique des Slaves orientaux, avec sa cathédrale Sophie et ses icônes centenaires. Ces icônes singulières entrent par ailleurs de manière différenciée dans l'esprit des sept processus de l'Apocalypse. Dès l'autonomie de l'Ukraine, en 1991, un combat intense s'est enflammé autour de cette cathédrale, car une grande partie des ecclésiastiques ukrainiens s'est organisée en une Église orthodoxe ukrainienne que ne se vit plus dès lors représentée à Moscou. En 1995, mourut le patriarche ukrainien, Wolodymyr Romanjuk. Or, la souveraineté foncière sur la cathédrale Sainte-Sophie appartenait à l'Église orthodoxe russe. C'est pourquoi le patriarche ukrainien n'a pas pu être enterré sur le site de la cathédrale Sainte-Sophie. Les orthodoxes ukrainiens ont protesté en creusant une tombe au milieu de la route d'accès de la cathédrale, où leur défunt patriarche a été enterré (Wyrwoll 2002). De telles histoires sont en partie anecdotiques, mais elles sont aussi parlantes. Elles montrent que outre le débat sur l'appartenance politique, l'interprétation historique et la souveraineté linguistique, interviennent également des revendications religieuses de pouvoir qui rendent les aspects culturels de l'identité très complexes.

### La querelle sur l'héritage culturel de la Rus

Trois-cent-cinquante bonnes années après la fondation de la *Rus*, des peuples de cavaliers mongoles, originaires du centre de l'Asie, — auxquels on a imposé le concept contestable de « Hordes d'or » — atteignirent la région Nord de la Mer noire. Ils assujettirent presque toutes les principautés et imposèrent aux princes locaux un système d'allégeance personnelle. La perspective ukrainienne explique que l'on s'est donc rattaché à l'empire catholico-polono-lituanien, tandis que la perspective russe argumente que la *Rus* s'est déplacée en fuyant vers le nord, via Vladivostok, en direction de Moscou, dans la région de Novgorod. C'est pourquoi, selon le récit russe, Moscou s'inscrit désormais dans la tradition de la sainte *Rus* (orthodoxe), tandis que Kiev, en s'associant à l'Occident catholique, a abandonné la revendication de cet héritage.

Un autre objet de querelle historique ce sont les événements en Europe de l'Est de l'année 1654. Entre 1618 et 1648, la guerre de trente ans faisait rage en Europe cen-

trale. À cette époque, une sorte de république des Cosaques s'était formé dans la région de l'Ukraine. Les Cosaques étaient une association d'hommes et de combattants. La cruauté avec laquelle ils défendaient le christianisme contre les musulmans tatares, mais aussi contre les communautés juives, est déconcertante, si l'on se place dans la perspective actuelle. Mais nous ne sommes pas censés traiter de ce sujet ici. Ce qui doit nous occuper c'est un rôle central qui revint aux Cosaques dans la culture mémorielle de l'Ukraine, car ils font partie de l'identité nationale. L'État ukrainien actuel remonte aux Cosaques, car ils élisaient leur *Hetman* (chef) selon un processus démocratique semblable à celui des républiques nobles polonaises. Il n'y avait donc aucune dynastie chez eux, ni ordre successoral, ils se déterminaient eux-mêmes un chef et ils sont donc aujourd'hui considérés, dans la narration, comme les premières manifestations d'une culture autonome. En effet, dès 1648, les Cosaques du Dniepr ont résisté militairement aux prétentions de domination de la noblesse catholique du royaume polono-lituanien.

Malheureusement en Allemagne, nous n'apprenons presque rien en cours d'histoire sur cet immense empire qui s'étendait de la mer Baltique jusqu'à la Mer noire, bien qu'il ait été plus important que l'empire russe à une époque. Les Cosaques s'opposèrent à cet empire polono-lituanien pluriethnique, mais ils eurent bientôt besoin d'un allié, et c'est ainsi qu'en 1654, l'*hetman* chrétien orthodoxe des Cosaques, s'allia au tsar russe Alexandre 1<sup>er</sup>. Or, l'historiographie russe interprète cet acte comme la soumission des Ukrainiens à la domination du tsar. En se mettant sous son parapluie, ils auraient achevé la (ré)unification des deux régions slaves orientales. Ce faisant, l'Ukraine est devenue une partie du *Russki Mir* et s'est vue soumise aux responsabilités sacrées qui l'accompagnent. Or, dans son discours du 21 février 2022, Poutine renforça ce point de vue et il en tira la nécessité d'une intervention armée contre les « Renégats » (Poutine 2022a). Le récit ukrainien, en revanche, présente cela comme une alliance d'égal à égal. Les Cosaques avaient besoin d'un partenaire et d'un adversaire commun en la personne des catholiques et des chrétiens, et ont ensuite repoussé un ennemi commun ensemble avec succès. L'alliance n'avait à donc été, ni un acte de soumission, ni une subordination à la suzeraineté russo-tsariste. Scientifiquement, de telles affirmations opposées ne sont plus guère exactement fondées aujourd'hui. Il n'existe aucun documents qui puissent rendre plausible l'une comme l'autre. Ce qui est intéressant, c'est l'importance des interprétations différentes qu'on leur a attribuée.

En effet, l'attribution de signification de l'alliance de 1654 se poursuit, car en 1954, Nikita Khrouchtchev, secrétaire général du PCdUS, a ajouté la République soviétique indépendante de Crimée à l'Ukraine. Les Ukrainiens disent qu'elle leur a été « offerte ». Or, on devrait brièvement expliquer quelle région leur fut donc ainsi « offerte ». Car la Crimée fut pendant des siècles une partie constitutive de l'empire Ottoman, jusqu'à ce que la péninsule, à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, fût conquise par la Tsarine, Catherine II, la

Grande [Plus exactement au nom de celle-ci, par son « mari clandestin », voir : Simon Sebag Montefiore : chez Calman-levy 2013 (ISBN 978-2-7021-4464-0) *La Grande Catherine & Potemkine*, en particulier le chapitre 17 (*La Crimée, paradis de Potemkine*). Ndt] et incorporée à l'empire tsariste. Sous Staline, ses habitants principaux, à savoir les Tatares de Crimée, musulmans de confession furent presque totalement déportés. Ce n'est qu'après la fondation de l'Ukraine, en 1991, que beaucoup d'entre eux y revinrent de Sibérie. Aujourd'hui encore, dans les zones rurales de la Crimée, de nombreuses petites mosquées témoignent des siècles de culture musulmane. Un projet principal des Bolcheviques de l'époque soviétique fut l'électrification. En 1954, la Crimée fut rattaché au réseau électrique de la République soviétique ukrainienne. Même si l'événement a été célébré comme une confirmation de l'amitié entre peuples frères, 300 ans après « l'annexion (*Anschluss*) » du territoire cosaque, l'acte administratif de l'attribution de la Crimée s'est déroulé sous des auspices pragmatiques. Si à l'époque soviétique, un tel acte fut peu important — ne la voyait-on pas fondamentalement unie d'ici — il est aujourd'hui important parce que la Crimée en 1991 devint une partie constitutive de l'Ukraine indépendante. Ce qui n'a d'ailleurs pas été remis en question par les Russes, ni à l'époque, ni dans les accords de 1994 et 1997 sur lesquels je reviendrai.

### L'héritage du bolchevisme

On doit être au clair sur le fait que l'Union soviétique créa une identité compliquée. Même si je ne peux pas entrer dans le détail ici, il faut souligner en conscience, qu'avec son territoire, elle englobait 112 groupes de langues (l'actuelle Fédération de Russie regroupe encore à peu près un centaine d'ethnies). Or dans l'histoire culturelle russe, une telle diversité culturelle ne se présentait pas jusqu'à aujourd'hui. Au sein de l'empire, on n'attribuait pas d'identités différenciées. Lorsque je voyageais en 2004, parcourant le Kirghizstan — également une ancienne partie de l'Union soviétique —, les deux jeunes chauffeurs kirghizes se réjouissaient à chaque ruine d'usines, car ils les considéraient comme un témoignage du fait qu'ils n'étaient plus sous la domination russe. On devine à cela la complexité de l'Union soviétique, qui n'englobait pas seulement un continent gigantesque, mais venait plus encore le chapeauter de son idéologie hégémonique en reformant diverses appartenances culturelles, mais qui n'étaient que des façades, lesquelles s'écroulèrent lorsque son système politique s'effondra en 1990/91. De la même façon qu'à l'époque les églises se remplirent de nouveau soudainement — quoiqu'elles eussent été interdites pendant trois générations et leurs locaux utilisés de manière prépondérante à l'instar de halles de stockages étrangères à leur finalité — les appartenances culturelles vivaient encore souterrainement. Dès qu'elles eurent l'occasion de s'articuler de nouveau, elles menèrent à l'autonomisation des états dans les Balkans, le Caucase et en l'Asie centrale et dans les états situés à l'Ouest de la Fédération de Russie (Biélorussie, Ukraine, Moldavie).

L'argumentation de Poutine, pour justifier ses interventions guerrières, en sont historiquement grevées. Il justifie

sa guerre d'agression comme une « mission de libération historique de notre peuple » (Poutine 2020b). Il renvoie alors à tous les événements esquissés ici. L'explication guerrière de Poutine prend référence à une histoire de plusieurs milliers d'années. Il s'appuie sur les lieux et les événements historiques pour justifier la nécessité de restaurer la *Russki Mir*. Son discours du 21 février 2022, dans lequel il légitime son agression de l'Ukraine, part de la constatation suivante : « *L'Ukraine n'est pas simplement un pays voisin pour nous. Elle fait partie intégrante de notre propre histoire, de notre culture et de notre espace spirituel.* » Il caractérise le territoire ukrainien comme la « *vieille Russie* » et ses habitants comme « *russe et orthodoxes* » (Poutine 2022a). Pour Poutine, le territoire historique russe a été détruit par la politique territoriale erronée des bolcheviques, notamment de Lénine. Il juge désastreuse la disposition de la Constitution de 1924 selon laquelle les républiques autonomes peuvent décider de manière autonome de leur départ ou de leur maintien dans l'Union, car c'est à celle-ci que se référait le pas vers l'indépendance ukrainienne en 1991. Poutine en déduit à son tour la nécessité de restaurer maintenant l'empire pré-bolchevique. C'est là qu'il voit sa mission nationale-impériale. La définition d'un État-nation semble claire dans certains États. Prenons la France en exemple. Si nous relativisons les revendications d'autonomie culturelle de la Bretagne et des régions méridionales, l'état français semble bien un nation homogène. Mais une telle compréhension de l'état ne se laisse pas transposer ainsi sur beaucoup d'états. Les USA, par exemple, englobent de nombreuses ethnies et sont une formation culturellement multiple et complexe. Ils sont plutôt un empire qui est mis en scène de manière nationale. Et de même l'empire russe complexe se voit traité par l'Occident avant tout comme un état national, depuis la fin de la première Guerre mondiale.

Il est mentionné ici à un public orienté par l'anthroposophie que Rudolf Steiner, de manière réitérée, s'est exprimé contre l'autodétermination des peuples, telle que l'avait requise, à son époque, le président américain d'alors, Woodrow Wilson. Steiner remettait en question le fait de savoir s'il était vraiment sensé de construire des nations édifiées sur une population consistante au plan ethnique et culturel (Heisterkamp 2002). Lui, qui avait grandi dans la monarchie austro-hongroise, aux langues et cultures multiples et diverses, voyait dans le droit d'autodétermination des « peuples », ni un moyen correct de nationaliser des empires, ni de créer des états au sein des régions multi-ethniques. Il y a un document auquel Markus Osterrieder a consacré plusieurs essais, (Osterrieder 2002), notoirement une clarification du ministre des affaires étrangères US, Robert Lansing, qui constate qu'il n'est guère judicieux pour l'Ouest que l'Est de l'Europe se désintègre dans la diversité. Au contraire, la politique américaine a insisté pour que l'Europe de l'Est soit traitée comme un grand ensemble, contrairement au principe du droit à l'autodétermination des différents peuples, car cela rendrait cette région plus maniable et plus influençable pour l'Occident. Cette décision, motivée par des rai-

sons stratégiques après la Première Guerre mondiale, a mis fin à l'époque à l'existence de l'Ukraine, née en 1917 de la paix dictée de Brest-Litovsk. Les puissances centrales avaient voulu cet état pour affaiblir l'adversaire russe, dans la phase finale de la Première Guerre mondiale, d'une part, et pour s'assurer leur propre approvisionnement en denrées alimentaires grâce aux céréales ukrainiennes, d'autre part. Le fait que le premier État ukrainien ait été un produit des puissances centrales a certainement contribué de la même manière à ne pas vouloir appliquer le droit des peuples à l'autodétermination de Wilson à l'Ukraine. L'Ukraine a donc été abandonnée à l'Union soviétique issue d'une guerre civile sanglante.

Au 19<sup>ème</sup> siècle, l'Ukraine, comme de nombreux peuples de la monarchie danubienne, a connu un puissant mouvement culturel autochtone. Comme les Hongrois, les Tchèques et d'autres, les Ukrainiens ont découvert leur autonomie culturelle et en ont déduit l'émancipation et l'indépendance politiques. Au cours de la seconde moitié de son règne, le tsar Alexandre II a mis fin à deux reprises aux tentatives d'autonomie par un *oukase* (une instruction tsariste venue d'en haut), en interdisant l'ukrainien comme langue écrite, scientifique et scolaire en Petite Russie (l'Ukraine). L'oppression de la culture ukrainienne fut poursuivie à l'époque stalinienne.

### **Appartenances culturelles dans l'Ukraine d'aujourd'hui — langue**

Dans ce qui va suivre, on a va continuer de différencier la complexité des identités dans l'espace ukrainien. La base en est l'esquisse précédente de l'histoire de la région ukrainienne et de la guerre du récit — par laquelle j'entends aussi les territoires occupés, car ils lui appartiennent en vertu du droit international — il y a 23 langues. On n'en parle généralement que de deux. Après tout, il existe des manuels scolaires en sept langues en Ukraine, dont le tatar, le bulgare et le polonais. La répartition des langues est beaucoup plus compliquée qu'il n'en a l'air. L'ukrainien et le russe ce comportent, l'un vis-à-vis de l'autre, à l'instar du néerlandais à l'égard de l'allemand. Vous pouvez comprendre partiellement les langues de l'autre, tout comme un Polonais comprend des parties de l'ukrainien ou du russe. C'est un peu comme ça que nous comprenons certaines parties des langues scandinaves, car elles ont des racines germaniques. L'ukrainien est une langue avec une syntaxe, des concepts et des vocables propres.

À l'Ouest de l'Ukraine, on parle l'ukrainien de manière prépondérante. Dans la région centrale, tout au long du Dniepr, dans les villes comme Kiev et Odessa, la situation linguistique est mélangée. Vers l'Est, la langue russe devient plus fréquente. Dans cette région la répartition linguistique caractérise une premier niveau d'appartenance culturelle.

Sur un second niveau, elle continue de se différencier : la population des grandes villes en Union soviétique n'était principalement pas classable au plan national. Je voudrais expliquer cela à l'exemple de Dnipropetrovsk, aujourd'hui

Dnipro. Cette ville avait plus d'un million et demi d'habitants et elle fut, jusqu'en 1994, une ville fermée ; ceci veut dire qu'on ne pouvait pas s'y rendre de l'extérieur et quelques rares habitants seulement étaient autorisés à en sortir. Car Dnipropetrovsk, avec ces usines actives de fabrication de fusées jusqu'à aujourd'hui, était un lieu de fabrication d'armements et donc c'était une ville qui relevait de la sûreté militaire et devait être protégée par les services secrets durant la guerre froide. Les habitants de cette ville soviétique étaient baltes, centre-asiatiques, Kazakhs, caucasiens, arméniens, géorgiens. La politique de Staline visait à extirper les êtres humains de leurs appartenances diverses et à en faire des êtres humains nouveaux, qui s'identifiaient avec l'avenir communiste soviétique. Ainsi, tout le territoire de l'Union soviétique a été agité comme par un grand fouet.

Les villes étaient des lieux de travail où l'expertise et la main-d'œuvre étaient réunies. Cela joue sur le fait que le russe n'est pas simplement une langue nationale dans l'hémisphère oriental, la *lingua franca*, tout comme l'anglais l'est dans le monde globalisé d'aujourd'hui. Le russe était la langue dans laquelle on se mettait d'accord en Union soviétique, c'était et c'est toujours la langue commune à tous ces êtres humains d'origines diverses. Les sciences et la culture étaient véritablement seulement véhiculées en russe. Des tentatives au 19<sup>ème</sup> siècle pour diversifier la région sur le plan linguistique ont été combattues — comme déjà indiqué — menées à la fois dans la Russie tsariste et au 20<sup>ème</sup> siècle, dans la Russie bolchevique. Les universités de Kiev et Kharkiv étaient celles où l'ukrainien s'émancipa de plus en plus en tant qu'objet culturel. Depuis une littérature scientifique en ukrainien a pris naissance.

Dans la perspective de Poutine, tous ceux qui parlent russes sont forcément des Russes. C'est une simplification d'appartenance culturelle insuffisante. Le russe est la langue maternelle de presque la moitié des gens qui vivent en Ukraine, car cet état est multilingue. Le russe n'est donc pas compris comme une langue nationale, mais une langue culturelle, une langue qui relie au-delà des limites frontalières.

On devrait donc distinguer l'identité nationale de celle de la langue (en anthroposophie Steiner fait la distinction entre esprit de la langue et esprit du peuple). Les deux ne sont pas identiques. C'est comme en Suisse ; il existe bien une identité nationale helvétique confédérale et il existe divers groupes de langues. Ceux-ci ont foncièrement leurs empreintes culturelles propres. Ce n'est pas pleinement la même chose de rencontrer un suisse francophone ou un suisse italophone, mais cette qualité de différence n'a rien à voir avec l'aspect politique, car ce sont deux confédérés helvétiques.

### **Sociétés ouvertes contre autocratie**

De quoi s'agit-il dans la confrontation entre l'Ukraine et la Fédération russe ? De fait, deux états se combattent à présent. Mais les raisons qui les meuvent pour prendre part à ce conflit sont complètement différentes. Nous voyons dé-

jà cela au moment psychologique, quant à la manière dont on s'identifie ou pas à la guerre et donc au combat. On y saisit alors de nettes différences. Les Ukrainiens veulent — et cela beaucoup plus consciemment, depuis qu'ils sont agressés — défendre leur qualité de détermination de soi. Mise à part la légitimité historique douteuse de Poutine comme motif de guerre, la raison pour laquelle il lance l'attaque militaire à ce stade est que l'Ukraine remet dangereusement en question les concepts autocratiques qu'il défend. Car dans toutes les difficultés au milieu desquelles l'état ukrainien lutte depuis 30 ans, c'est une compréhension de société ouverte à laquelle il vise qui s'est établie ; l'état autocrate de Poutine la refuse et la remet en question. Or, cela ne se produit pas seulement en théorie, car les idées sont actuellement transportées par 11 millions de familles qu'ont les ressortissants des deux pays. Ce sont là des liens très concrets quand bien même ils sont à présent séparés les uns des autres. La frontière entre la Fédération de Russie et l'Ukraine était une frontière ouverte jusqu'en 2014. On se rendait de Russie en Ukraine avec son passeport intérieur — nous dirions sa carte d'identité — sans visa. Par exemple, les formations continues pour les enseignants Waldorf ont toujours réuni ensemble les collègues russes et ukrainiens. Cela a changé. Depuis l'annexion de la Crimée et depuis l'occupation subversive du territoire de l'Est ukrainien et le soutien apporté aux forces séparatistes en 2014, les oppositions s'accroissent. Les frontières séparent les familles, et traversent aussi les âmes individuelles, car des appartenances complexes (religion, langue, culture, politique) se voient réduites à la résolution de quel état on appartient.

Selon ma perspective, cela est regrettable parce qu'en Ukraine on perçoit de plus en plus de tendances nationalistes toujours plus radicales à cause du conflit. Le rapprochement national est la conséquence logique d'un Nous qui se sent menacé, l'Ukraine, aux dires de Poutine, ne doit-elle pas disparaître de la carte, nonobstant en tant qu'état autonome et perdre son identité culturelle. Cela enflamme en riposte une forte appartenance mutuelle nationale d'où résulte la tendance au nationalisme ukrainien radical. Mais aussi dans la fédération russe, l'appartenance mutuelle nationale se voit aussi mobilisée, car en appelant à la défense du *Russki Mir*, ce terme passe de la description d'une identification culturelle à une sphère d'influence quasi-nationale, identifiée à la sécurité nationale de la Fédération de Russie. C'est sur cette base que se forment une volonté de ralliement à la sécurité nationale de la fédération de Russie ainsi qu'une large identification à la démarche guerrière de Poutine. Le scénario de menace pour l'état est mis au même niveau que l'unité culturelle du *Russki Mir* et c'est la raison pour laquelle beaucoup en Russie approuvent un système autocrate et, d'une part, combattent la multiplicité culturelle ressentie à l'instar d'un potentiel de division et sont prêts, d'autre part, à mener une guerre existentielle. Au moment où en février, la bataille autour de Wolgograd fut mise en scène, en célébration mémorielle de la bataille Stalingrad, Poutine ordonna, par décret, de lui redonner son nom d'alors

qui avait été perdu au cours de la déstalinisation : De Wolgograd renaquit donc Stalingrad, une fois encore, le lieu du destin dans la grande Guerre patriotique (*SPIEGEL* Panorama 2023). Avec un tel renvoi historique, Poutine se place dans la guerre actuelle dans la tradition des guerres patriotiques contre les envahisseurs, Napoléon et Hitler, et il met ainsi en scène la guerre d'agression actuelle en la transformant en guerre défensive.

Mais si l'on regarde l'actualité européenne du point de vue des oppositions systémiques entre les concepts de société fermée ou ouverte, on se rend compte qu'au cœur de la Fédération de Russie, un deuxième front se forme contre tous ceux qui remettent en question le système politique de Poutine et ses objectifs. D'innombrables personnes ont ainsi été envoyées dans les prisons et les camps de travail russes ou bien ont fui le pays pour échapper à la répression d'État. A cela s'ajoutent des journalistes, des opposants et des membres d'ONG qui ont été emmenés ou qui ont tout simplement disparu. Car l'un des principaux motifs de la guerre c'est la lutte contre la diversité et contre la remise en question d'une autocratie qui s'enrichit avant tout elle-même. — À juste titre, Karl Schlögel voit derrière le conflit ukraino-russe, la crise de la société russe (Schlögel 2022, pp.78 et suiv.).

### Accusations de génocide

Poutine a publiquement reproché à plusieurs reprises à l'Ukraine de pratiquer un génocide systématique contre la population russe, en particulier dans le *Donbass* (Poutine 2022a Poutine 2022b). Sans doute que des civils, et pas seulement des soldats, sont morts et meurent dans les confrontations militaires dans cette région. Celles-ci sont des victimes de guerre. Mais pour quelle raison ce reproche — qui n'est partagé par aucune observateur international, parce qu'il est faux, se voit malgré tout soulevé ?

Pour pouvoir comprendre la perfidie de la propagande de guerre, il faut une fois encore entrer dans le détail de la culture ukrainienne du souvenir et rappeler un événement très important. Les Ukrainiens le caractérisent par le concept d'*Holodomor*, le génocide de la population rurale de l'Ukraine occidentale, par la famine (Jobst 2022, pp.252 et suiv. / Snyder 2022, pp.58 et suiv.). Les chiffres des victimes ukrainiennes se montent en millions de personnes, les chiffres à peu près sûrs s'élèvent à trois millions et demi de personnes qui sont mortes de faim ou ont été déportées de leur pays entre 1931 et 1933 (Kappler 2020, p.166 / Snyder 2002, p.73). Il s'agissait à l'époque de la mise en kolkhozes de l'agriculture dans toute l'Union soviétique. La paysannerie classique, avec son enracinement à la terre, a été supprimée et remplacée par la création de kolkhozes. Là aussi, il y a des récits issus de différentes perspectives. Sur la base de leur longue appartenance au grand empire polonais-lituanien, ou selon le moment, à l'empire des Habsbourg, les Ukrainiens de l'ouest se comprennent comme formant une partie de l'Europe centrale. Des villes telles que Lviv, (*Lemberg*) ou bien Tchernivtsi (*Czernowitz*) sont identifiables, jusque dans leurs architectures, aux villes de l'Europe cen-

trale. Les Ukrainiens qui y vivent interprètent la terreur soviétique par la famine comme un génocide, par lequel émanant de la Russie, leur culture et leur peuple devaient être éliminés. Ce n'est guère le lieu ici de définir politiquement le concept de génocide, car on peut aussitôt rétorquer que les mesures inhumaines qui ont été prises n'étaient pas dirigées à l'encontre d'une ethnie, mais contre des fermiers. Étant donné que la population de l'Ukraine occidentale était majoritairement composée de fermiers leur anéantissement est considéré comme une élimination de la culture ukrainienne occidentale. En fait, les dirigeants bolcheviques, sous Staline, ont affamé des millions de personnes. En outre, des centaines de milliers de personnes ont été utilisées comme travailleurs forcés pour le développement de la partie asiatique de l'Empire russe. Ce fut un dur labeur imposé jusqu'à la mort. Selon les historiens russes, le *Goulag* a tué 80 millions de personnes. Cela a laissé de profondes cicatrices, l'une des plus profondes à l'ouest de l'Ukraine. L'*Holodomor* fait partie de la culture de la mémoire et de l'identité.

Quand Poutine, dans ses intention de propagande, accuse politiquement, avec ce concept provocateur, de génocide, il sait bien ce qu'il déclenche là. Poutine prend pour prétexte de devoir empêcher militairement un génocide de ressortissants russes. Examinons donc l'état des faits. Après l'occupation russe de la région du *Donbass* et le soutien apporté aux séparatiste d'orientation russe, un cessez-le-feu fut décidé à Minsk, avec la médiation, entre autres, de Madame Merkel ; lequel cessez-le-feu devait geler la guerre, pour pouvoir ensuite résoudre le problème par la voie diplomatique. Aujourd'hui, nous reconnaissons l'inanité d'une telle tentative. À l'intérieur de la durée du cessez-le-feu, plus de huit mille jeunes hommes ukrainiens sont morts. Dans la conscience de nombreux Ukrainiens, la guerre a débuté en 2014 et pas seulement ce 24 février 2022. Depuis l'Ukraine a tenté de retrouver sa propre souveraineté territoriale. Vue ainsi cela est très convulsant, lorsque Poutine vient affirmer que les Ukrainiens eussent opéré au *Donbass* un génocide systématique sur les Russes. C'est une ineptie factuelle. Il est incontesté que des gens sont tombés, et c'est justement incontestable qu'on y combat âprement pour la souveraineté et qu'il existe aussi des atrocités pas seulement du côté russe. Mais il n'y a simplement pas de génocide. L'administration Poutine sait que le récit de l'Ukraine occidentale contient des accusations de génocide contre Moscou et retourne maintenant le récit de telle manière que ceux qui se considèrent comme d'anciennes victimes soient désormais transformés en auteurs.

### Allégations nazies

De manière tout aussi provocatrice, Poutine annonce comme but de guerre la dénazification et la démilitarisation de l'Ukraine. Ces deux concepts sont chargés de signification dans la culture mémorielle russe. On a déjà parlé du recours à la grande Guerre patriotique contre le fascisme national-socialiste. Des événements commémoratifs pertinents ont été systématiquement organisés sous

Poutine depuis près de 20 ans, car la grande Guerre patriotique est un facteur d'identification pour la création d'une identité nationale-impériale qui doit être préservée dans une lutte pour l'existence. La grande Guerre patriotique mena à la démilitarisation et à la dénazification de l'Allemagne fasciste. En identifiant l'Ukraine aux militarisme, au fascisme et au national-socialisme, le combat contre son autonomie, se voit ainsi placé dans le contexte de la lutte historique pour l'existence de la Russie.

Poutine reprend en sous-œuvre son point de vue à lui, en stigmatisant l'Ukraine historique comme traîtresse à la cause russe. Ainsi affirme-t-il, en généralisant, que l'Ukraine eût collaboré avec les nazis dans la seconde Guerre mondiale. C'est passablement cynique quand on sait comment de millions de citoyens soviétiques ukrainiens sont morts au combat, sous la conduite de la guerre allemande et de l'Holocauste — et avant cela — par la famine organisée, les massacres et déportations staliniennes (Seewald 2015). Parler de cela en affirmant que les Ukrainiens y eussent collaboré, voilà qui est vraiment cynique.

Ce qui est juste, c'est qu'il existe des séparatistes qui ont effectivement collaboré avec l'Allemagne nazie. Or dans ce contexte nous nous heurtons à la personnalité historique, hautement contestée de Stepan Bandera. Il coopéra avec la *Wehrmacht* allemande pour lutter contre l'Armée rouge, contre le communisme et Moscou. Au nom des nazis, l'antisémite et raciste convaincu qu'il était a procédé à des arrestations massives dans la Lviv occupée. En 1954, il a été liquidé par des agents du KGB alors qu'il était en exil à Munich (Struwe 2022). Or, l'ancien partisan Bandera est considéré comme un héros de la liberté par les Ukrainiens occidentaux. Ceux-ci ignorent ses autres aspects, car il est clair pour eux qu'il s'est battu pour l'indépendance de l'Ouest de l'Ukraine.

La situation actuelle qui en découle est compliquée. Dans la tradition Bandera de la lutte pour l'indépendance, se tient le régiment Azov. Il est apparu lorsque des milices ukrainiennes de l'Ouest se sont armées sur le Maïdan en 2014, pour défendre les manifestants contre la violence des rangs des autorités de l'État ukrainien de l'époque (Gomza 2022). Depuis lors, de nombreux Ukrainiens les considèrent comme des héros de la liberté. Ils n'accordent aucune importance à leurs références historiques à Bandera, ni à leurs contacts avec les radicaux de droite européens, ni aux symboles nazis parfois affichés par leurs membres. Cependant, leurs partisans n'ont pas obtenu de siège aux élections législatives après la chute du président ukrainien corrompu Viktor Ianoukovytch, ce qui signifie qu'actuellement, il n'y a toujours pas de forces nationales de droite à la *Rada*, le Parlement ukrainien. Plus tard, le régiment a été incorporé dans l'armée régulière ukrainienne. Depuis leur lutte défensive dans l'aciérie de Marioupol, ses combattants ont finalement été considérés comme des héros. Leur combat est narrativement lié au mythe des Cosaques martiaux.

Malgré les références indiquées ici, on doit constater qu'au gouvernement de Kiev et au Parlement, certes

orientés de manière nationaliste, il n'y a aucune influence nazie importante. Le combat de Poutine contre la nazification est un *Konstrukt* de propagande de diffamation de l'Ukraine d'aujourd'hui. Le terme de dénazification peut être utilisé pour mobiliser en Europe de l'Est, car la défaite du national-socialisme est considérée comme un succès de la grande Guerre patriotique — comme indiqué ci-dessus. Supporté par une culture du souvenir activement organisée, Poutine utilise des termes qui évoquent une forte résonance émotionnelle en Europe de l'Est. Termes avec lesquels les gens ont grandi depuis leurs jours d'école. Ils signalent la lutte contre le mal et le monde menaçant. Poutine mobilise la loyauté politique avec ses arguments pseudo-historiques.

### L'histoire plus récente de l'Ukraine

Le 1<sup>er</sup> décembre 1991 un référendum fut organisé en Ukraine sur son indépendance. Il se réclamait de la Constitution de l'URSS (Kappler 2000, p.190) et il fut autorisé à l'époque par le secrétaire du parti communiste de l'Union soviétique, Mikhaïl Gorbatchev, ancien dirigeant de l'URSS. Quatre-vingt-onze pour cent des électeurs ukrainiens ont voté pour l'indépendance du pays. Que ce soit de la part de Gorbatchev ou, dans les années suivantes, du président de la Fédération de Russie, Boris Eltsine, il y eut des efforts en vue de réviser cette procédure légale. D'une manière autre que celle empruntée par les Pays baltes, dans leur indépendance étatique, à l'encontre de laquelle de la part de Moscou, il se dressa beaucoup de résistance, la procédure qu'emprunta l'Ukraine fut exécutée de manière constitutionnellement réglementaire.

Sur la région de l'Ukraine stationnaient 2500 ogives de type atomique et 1200 armes intercontinentales. Cet arsenal énorme fut d'abord centralisé et contrôlé par Moscou après l'autonomie de l'Ukraine. En 1994, un accord fut signé entre la Grande Bretagne, les USA et la Fédération de Russie, qui garantissait, l'intégrité de l'état et du territoire de l'Ukraine, si elle renonçait en retour à ses armes nucléaires (Kappler 2000, p.27).

L'accord a été mis en œuvre et les armes ont été mises au rebut dans la Fédération de Russie — un acte important de désarmement, d'une part et, d'autre part, une confirmation de l'intégrité de l'État de l'Ukraine par la Fédération de Russie. Cette déclaration de garantie, laquelle garantie, à l'époque, n'était pas seulement accordée par la Fédération de Russie, mais aussi par la Grande-Bretagne et les États-Unis, a été expressément confirmée à nouveau en 1997, dans un traité d'amitié germano-ukrainien (Kappler 2000, pp.266 et suiv. / Kappler 2022, pp.208 et suiv.). Celui-ci fut finalement prolongé de dix ans en 2008 par les deux états (Kappler 2022, p.209).

La structure oligarchique de l'Ukraine dans les années 1990 n'était pas différente de celle de la Fédération de Russie. Des cliques corrompues se sont emparées de ce qui était autrefois la propriété publique et, étroitement associés aux niveaux gouvernementaux, elles ont acquis de l'influence et de la richesse d'une manière inimaginable. À Kiev, Leonid Kuchma fut un président orienté vers

la Russie. Cela correspondait d'ailleurs aux conditions de l'époque, car toutes les transactions économiques essentielles affectant l'Ukraine avaient lieu entre les deux États.

En 2004, eut lieu en Ukraine l'élection présidentielle suivante. La campagne commença en 2003 et tourna, pour la première fois, autour de la question de l'orientation occidentale ou orientale de l'Ukraine. Les élections furent faussées et on dut les refaire. Lors de la révolution orange, la volonté politique de la population de la ville de Kiev, de ne pas être politiquement ignorée, s'est exprimée pour la première fois. Le conflit a montré à quel point le pays était divisé, car les partisans de l'orientation russe ont été mobilisés depuis le *Donbass*, une région économiquement malade, que Kiev avait négligé, et ceux qui étaient en faveur de l'orientation occidentale ont été mobilisés depuis l'Ouest de l'Ukraine. Empoisonné à la dioxine et gravement défiguré, le président d'orientation occidentale, Viktor Ioutschenko, a remporté les élections et les objectifs de la révolution orange semblaient avoir été atteints. Du point de vue de Poutine, ce succès des étudiants et des citoyens de Kiev, a été interprété comme un signal de déstabilisation.

La deuxième grande manifestation de rue a éclaté en 2014, lorsque le président Viktor Ianoukovytch, alors gravement corrompu, a décidé de retirer la demande d'adhésion de l'Ukraine à l'UE. Les habitants de l'Euro-Maïdan à Kiev ont mis fin à sa présidence. Dans les affrontements violents et croissants qui ont précédé sa chute, des Ukrainiens occidentaux sont apparus, certains armés de tatouages martiaux (parfois aussi avec des symboles SS) défendant le Maïdan. Ils se sont livrés à des escarmouches avec les forces de sécurité et depuis lors, ils sont surtout vus par les Ukrainiens de l'Ouest comme des héros protégeant la voie vers une démocratie pluraliste. J'y suis revenu ci-dessus à propos des allégations nazies à Moscou.

### Valeurs dans les systèmes sociétaux ouverts ou fermés

Ce qui est diversement discuté et développé en direction d'une tolérance et d'une compréhension des ambiguïtés qu'il suscite dans notre société, est majoritairement et sévèrement prohibé dans les régions situées au-delà de nos frontières orientales : la possibilité de décider soi-même quel concept de genre on souhaiterait vivre. L'homosexualité, l'intersexualité, sont des sujets qui sont ressentis par une majorité absolue comme quelque chose à refuser et à considérer au mieux à l'instar de phénomènes médicaux pathologiques. Une déviation de l'hétérosexualité passe pour la conséquence d'une mauvaise éducation. Dans la Fédération de Russie, l'opinion politique à ce sujet est très claire depuis un an et demi : selon celle-ci, l'Occident aurait perdu son intégrité chrétienne, sociétale et morale. Il ne saurait plus ce que sont les vérités de nature et de la Création et pousserait les gens, avec son individualisme, à la perversion et la décadence (Poutine 2022b). C'est pourquoi Moscou se serait donc chargé de défendre les valeurs chrétiennes de l'Occident.

Cette mission culturelle dérive d'un récit qui fait référence à la chute de Constantinople en 1453. Au 15<sup>ème</sup> siècle, déjà en Russie, le récit se développa que Rome, en tant que centre la culture européenne [*religieuse-spirituelle, ndt*], s'était déplacée de Constantinople à Moscou (Königslöw, 2022a [traduit en français : DDJvK222.pdf, voir le paragraphe « La troisième Rome », *ndt*]). En tant que « nouvelle Rome » Moscou serait donc responsable de la protection de l'empire chrétien. Aussi étrange qu'une telle argumentation historique puisse nous sembler, pour de nombreux russes que je connais, elle est à prendre au sérieux. La majorité des gens là-bas ne sont pas des radicaux, mais le récit répété maintes et maintes fois dans les médias a bel et bien façonné leurs opinions.

En Ukraine, depuis la révolution politique de 2014, la diversité des genres est tolérée. Les tenants du pouvoir moscovite, par contre voit dans la diversité quelque chose de dangereux par principe. Elle passe pour une partie de la désagrégation sociétale. On lui oppose directement l'appartenance au *Russki Mir* en tant que vertu communautaire. D'où l'invocation constante de leur élément mystique de fraternité et de sororalité. Lorsqu'on s'appartient, on est unis. Le rejet de la diversité est mobilisé à partir du besoin psychologiquement motivé d'unité, puisqu'on affirme que la diversité divise les gens. Ceci explique la réceptivité de nombreux Russes pour la direction autocratique et la non-équivoque {ou non-ambiguïté, *ndt*} politique [même si elle est fabriquée de toute pièce par des mensonges ou des demi-vérités, *ndt*]. Elle se fonde sur une nostalgie de la vie de l'âme envers la qualité d'appartenance unitaire. La politique exploite de manière suggestive et légitime avec cela la lutte contre ce qui, soi-disant, menace.

En Ukraine, par contre, la diversité est culturellement ancrée. Un regard sur diverses régions va illustrer cela : L'Ukraine orientale est de fait fortement orientée sur la Russie. Le *Donbass* est une ancienne région industrielle florissante, qui a été fortement délaissée par Kiev, de sorte que l'industrie lourde y est totalement ruinée. Les régions rurales sont marquées de ruines industrielles, l'ancien site économique couronné de succès se sent le perdant de l'autonomie de l'Ukraine avec des pertes élevées d'emplois et de perspectives. On n'a pas soutenu la région, comme dans la région de la Ruhr, à titre d'exemple, en soutenant l'installation de technologies modernes par une infrastructure politiquement ciblée. Les gens se sont donc sentis désavantagés par les gouvernements de Kiev et, se souvenant des jours meilleurs de l'Union soviétique, se sont tournés vers la Fédération de Russie, plus bienveillante.

L'Ukraine occidentale cependant est traditionnellement tournée vers l'Europe, parce qu'elle se sent européenne depuis des siècles et parce qu'elle se voit potentiellement menacée par la politique de Moscou. La ville d'Odessa sur la Mer noire est en revanche une ville ouverte sur le monde avec des scènes artistiques multiples et vitales. Kiev est un capitale dynamique qui ne cesse de changer à toute vitesse, ce qu'on perçoit à chaque visite.

Au plan politique, l'Ukraine est une entité instable dans une telle diversité avec une corruption élevée et tous les problèmes que recèlent des sociétés plus ouvertes. Elle n'est donc pas le contre-projet idéal de la Fédération de Russie, mais une société qui se génère à partir de sa multiplicité. Sa perspective pourrait être de s'identifier à l'espace des opportunités, à une société ouverte et à un avenir écologique. Par exemple, l'Ukraine pourrait être complètement indépendante des énergies fossiles en tant que premier pays d'Europe en raison de ses facteurs géologiques. Car il y fait beaucoup de vent et le Soleil y brille longtemps. Jusqu'à présent, cependant, les parcs et installations correspondantes ont lamentablement échoué en raison de la corruption, du sabotage mafieux, d'actes de corruption ou de mises en service non autorisées. C'est pour cette raison que l'Ukraine n'est pas un lieu d'investissements pour l'Ouest. Ainsi doit-on voir l'Ukraine comme un projet aux possibilités énormes, pour la réussite desquelles de nombreux obstacles doivent encore être écartés.

J'ai aussi rencontré des gens, bien sûr, de la Fédération de Russie qui croient en ces multiples opportunités d'une société ouverte. Beaucoup ont incroyablement et courageusement articulé leur résistance et ont caractérisé et refusé « l'opération spéciale » dès le début comme une guerre. Il y a en Russie une scène urbaine qui ne s'identifie guère avec la politique actuelle et le système politique de la Fédération de Russie principalement. Ces citoyens russes d'esprit libéral prennent fait et cause — comme les Ukrainiens d'Euro-Maidan en 2014, pour la pluralité et la démocratie et se voient appartenir au mouvement de la Société civile mondiale qui manifeste sur les places.

Malgré cela l'état-Poutine parvient actuellement à mobiliser une majorité pour la guerre contre le (soi-disant) danger qui menace l'existence du monde russe. Le recours constant de Poutine à la grande Guerre patriotique pour justifier son attaque de l'Ukraine est perfide et la manière dont il met en scène une guerre existentielle de la Russie contre l'Occident et l'OTAN. Il suggère que la Russie est sur le point d'être envahie par l'Ukraine et détruite avec des armes nucléaires de fabrication ukrainienne (Poutine 2020a). L'atmosphère manipulée par les médias a pour effet que même des gens qui ne sont pas d'accord avec l'autocratie, se rassemblent soudainement et pensent qu'ils doivent se défendre par une guerre préventive.

### **Les idées de la *Dreigliederung* de Steiner comme incitation à une diversité culturelle**

Dans ce contexte je voudrais aborder les déclarations interlopes d'un groupe de personnes qui infèrent du concept d'évolution des civilisations [ici post-atlantéennes, *ndt*] de Steiner que, dans l'espace Est-européen-slave, dans 2000 ans, un espace culturel se formerait qui serait imprégné de fraternité et d'amour du prochain dans la diversité (Steiner 1996, p.298). Ce n'est pas le lieu ici de discuter du concept d'évolution civilisationnelle de Steiner, bien plus, il faut nous confronter à la thèse grossière selon laquelle Poutine défend l'avenir aujourd'hui contre l'Occident ma-

térialiste, et donc avec sa guerre menée contre l'Ukraine et sa population civile, il servirait, selon ces anthroposophes, la mission d'une préparation d'une époque à venir marquée par la paix...

Malheureusement, ce n'est pas la première fois qu'une minorité issue des rangs des anthroposophes charmarre [et barbouille, *ndt*] ésotériquement le totalitarisme et la guerre. Elle stylisait déjà Adolf Hitler comme un sauveur qui représente l'esprit du peuple allemand et d'Europe centrale et qui restaurerait ce centre, menacé par l'Occident et l'Orient. Malheureusement, un récit structurellement similaire s'est actuellement développé pour la guerre d'agression russe, dans laquelle Poutine est mis en scène comme un pionnier de la sixième époque civilisationnelle post-atlantéenne — selon la terminologie de Steiner. La guerre actuelle est ainsi interprétée comme une lutte spirituellement justifiée pour l'avenir.

La majorité des personnes d'orientation anthroposophique devraient se distancer sobrement de l'exagération spirituelle des actes de guerre et défendre ainsi l'anthroposophie contre l'appropriation politique d'une minorité égarée. Je suis clairement en faveur de la différenciation et du pluralisme, mais la haine, l'attaque, l'agression sont, d'une part, tout simplement le contraire de ce que Steiner attribue à cette culture éventuelle. En revanche, ce ne sont pas les spéculations téléologiques qui comptent, que l'on croit devoir tirer des idées de Steiner, mais le désastre humain du présent dans le bilan de cette guerre d'agression. Il est cynique, inhumain et au mépris de toute humanité, de déclarer une telle agression contre sa propre population et celle des peuples voisins, pour assurer son propre système autocratique et une hégémonie impériale historiquement dérivée comme une contribution au bien-être de l'humanité. Une guerre d'agression est inhumaine et diabolique, cela ne doit pas être relativisé.

Quand bien même la situation qui a conduit à cette guerre est complexe et que personne — aucune des parties impliquées — ne peut être considérée comme innocente, l'escalade vers la guerre est clairement à condamner.

Si l'on observe la volonté des Ukrainiens de se défendre et leur mobilisation d'âme, vous vous rendez compte que la force d'affronter la lutte meurtrière se nourrit d'espoir pour l'avenir. Sans glorifier cette thèse, je pense que l'énergie qui est présente en Ukraine se libère chez les gens pour être idéalement engagée à ce que l'Ukraine pourrait devenir. Les Ukrainiens défendent leurs droits à une autodétermination culturelle et refusent majoritairement en cela l'autocratie de Poutine.

À l'opposé de ce que pourrait être la Fédération de Russie, Poutine renvoie actuellement à un empire, un récit d'empire sacré et pseudo-national, qui ne cesse de se développer depuis l'Antiquité. Dans cette histoire, le christianisme prend le caractère d'une religion combattante. C'était la fonction du christianisme ecclésiastique tout au long du colonialisme.

On pourrait dire que le christianisme s'est construit pendant des milliers d'années un être d'ombre qui obscurcit désormais la relation humaine, c'est-à-dire la possibilité

d'être en relation les uns avec les autres. Or, c'est dans cette tradition que se placent le patriarche de Moscou et Poutine, lorsqu'il parlent du combat pour la sainte *Russki Mir*. La guerre ne sera probablement terminée que lorsque le peuple russe se libérera de l'autocratie et négociera librement son avenir. Cela nécessite une autopromotion idéale des individus, qui ne peut être dérivée de l'histoire.

### Une dernière réflexion

Steiner a utilisé dans son anthroposophie, pour la caractérisation de l'esprit de son temps et du nôtre, la conceptualité d'une culture de l'Archange Michäel. Il en a positionné le commencement en 1872, à l'issue d'une époque de régence spirituelle archangélique qui l'avait précédée : celle de Gabriel (Steiner 1981, pp.104 et suiv.). Il s'agit moins, ici, des noms des Archanges et de leurs relations iconographiques que bien plus de leur caractérisation d'inspirateurs culturels et de leur succession, dont Steiner relie la régence spirituelle à un changement de paradigme dans l'esprit du temps. En conséquence de cela, la culture européenne fut marquée, jusqu'à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle par un penser scientifique qui développa les facultés de différenciation et d'analyse. Cette orientation du penser, à partir de laquelle on s'active à faire sans cesse des distinctions a encouragé et facilité les processus d'émancipations des temps modernes, d'une part, mais, d'autre part, elle a favorisé la problématique des nationalismes, des aspirations hégémoniques et des racismes. Or, à cela s'oppose désormais, à partir de 1872 (Steiner), la nouvelle image directrice du penser michaélique qui met les diversités en relations entre elles, explique l'expérience de la différence en considération d'un champ d'expériences et développe un cosmopolitisme qui approuve la multiplicité culturelle. Ici l'humanité ne devient plus simplement universaliste-uniformisante, mais elle est diversement pensée et intégrée. La diversité culturelle devient une opportunité pour se mettre les uns les autres, mutuellement en relations.

Ceci décrit en d'autres termes les processus de transformation esquissés ci-dessus, pour lesquels il faut lutter actuellement et dans un avenir proche. Le mouvement de réduction [*Rollback*, en anglais dans le texte, *ndt*] nationaliste veut aller en arrière vers la distinction et la démarcation, lesquelles protègent et préservent ce qui lui est propre. La voie inverse approuve une diversité pour mettre en relations réciproques une multiplicité. L'individuel est un point de départ et une opportunité d'entrer en relation et de découvrir le « Tu » chez autrui.

À partir de cette dernière perspective, une guerre est déjà épouvantable en soi, pour la raison même que des différenciations sont attaquées afin d'imposer sa propre position hégémonique autoritaire. Je ne parle pas ici de l'une ou de l'autre des parties, mais au contraire du fait que la guerre, en tant que telle, détruit la différenciation et la coexistence de la multiplicité. Elle détruit l'impulsion individuelle d'entrer en relations réciproques à partir de la diversité. Ceci présuppose la faculté de se rattacher ou de

se remettre en question ou bien aussi de se distancer. Vivre une relation est un processus ouvert et permanent.

L'Ukraine devrait de nouveau pouvoir se déterminer elle-même plus fortement, elle se trouve devant la gigantesque tâche de rendre justice aux nombreuses couches de ses appartenances culturelles et pour cette raison, elle devrait renoncer à imposer l'ukrainien comme la seule langue administrative autorisée et à dégrader ainsi des millions de citoyens de seconde classe. Des uniformisation nationalistes séparent, démarquent et affaiblissent son potentiel culturel.

Dans ses idées pour la *Dreigliederung* de l'organisme social, Steiner réclamait de renoncer à ce que la vie politique, la vie économique et la vie culturelle soient soumises à une administration unique commune (entre autre Steiner 1972, pp.10 et suiv. /PP;101 et suiv.). Il proposait qu'une culture dût se réaliser au-delà et part-dessus les limites des domaines de souveraineté (Steiner 1972, pp.92 et suiv.) en s'arrangeant de manière autonome au sens de l'établissement de relations librement choisies. Pour la vie économique, il diagnostiquait des limites aux interventions de l'état en tant qu'obstacles de nature étrangère à celle-ci, car dans le meilleur des cas, ces obstacles interventionnistes ne pourraient servir qu'aux gains spéculatifs. Dans cette mesure, la guerre à moyen terme est toujours un frein pour la vie économique, parce qu'elle entrave la diversité des offres et le flux des denrées.

Il y a un aspect de cette guerre que l'on doit accepter actuellement. Elle nous appelle à défendre des espaces dans lesquels la société civile et la liberté existent, contre ceux qui ne veulent pas de cette diversité. Car il s'agit de choisir une voie : soit **un retour à l'autocratie**, au nationalisme et aux concepts identitaires clos, soit vers **une ouverture** dans laquelle, à chaque fois, la société puisse s'arranger en liberté et dans le temps présent dans sa diversité. Ainsi deux structures idéelles s'opposent actuellement directement. Je vois la guerre en Ukraine comme une triste part de cette grande confrontation. Pour jeter un pont entre ces oppositions il faut aussi savoir si l'on parvient à construire une conscience qui perce à jour les manipulations des récits de la guerre et permette un dialogue des histoires.

**Sozialimpulse 1/2023.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

### Littérature

**Gomza, Ivan (2022) :** *Analyse : Das Asow-Regiment und die russische Invasion* [Analyse : Le régiment Asow et l'invasion russe], **bpb Ukraine-Analyse n° 270.**

<https://www.bpb.de/themen/europa/ukraine-analysen/nr-270/509747/analyse-das-asow-regiment-und-die-russische-invasion/> (consultation du 19.02.2023).

**Heisterkamp, Jens (2002) :** *Die Jahrhundertillusion. Wilsons Selbstbestimmungsrecht der Völker, Steiners Kritik und die Frage der nationalen Minderheiten heute. [L'illusion du siècle. Le droit d'autodétermination des peuples,*

- la critique de Steiner et la question des minorités nationales]. Francfort-sur-le-Main, Info3-Verlag.
- Jobst, Kerstin S. (2022)** : *Geschichte der Ukraine. Sonderausgabe für die Bundeszentrale für politische Bildung [Histoire de l'Ukraine. Édition spéciale pour le Centre fédéral pour l'éducation politique]*. Bonn : bpb Vol. 10887.
- Kappler, Andreas (2000)** : *Kleine Geschichte der Ukraine [Petite histoire de l'Ukraine]*, Munich : C.H. Beck 1059.
- Kappler, Andreas (2000)** : *Ungleich Brüder. Russen und Ukrainer. Vom Mittelalter bis zur Gegenwart. [Des frères différents. Les Russes et les Ukrainiens. Du Moyen-Âge à nos jours.]*, Munich : C.H. Beck 6284.
- Keupp, Heiner (2003)** : *Identitätenkonstruktion [Construction d'identités]*, accessible sous : <https://www.ipp-muenchen.de/texte/identitaetskonstruktion.pdf> (consulté le 19.02.2023)
- Königslöw Joachim von (2022a)** : *Darf es eine freie Ukraine geben ? Wladimir Putin und sein Krieg [Peut-il y avoir une Ukraine libre? Vladimir Poutine et sa guerre.]*, dans *Die Drei* 2/2022, pp.12-19 [Traduit en français : DDJvK222.pdf]
- Königslöw Joachim von (2022b)** : « *Russki Mir* ». *Die russische Welt und das geistige Rußland [« Russki Mir ». Le monde russe et la Russie spirituelle]* dans : *Die Drei* 4/2022, pp.27-36 [Traduit en français : DDJvK422.pdf]
- Krappmann, Lothar (1969)** : *Soziologische Dimensionen der Identität. Strukturelle Bedingungen für die Teilnahme an Interaktionsprozessen [Dimensions sociologiques de l'identité. Conditions structurelles de la participation aux processus d'interaction]*, Stuttgart, Klett-Cotta.
- Mühling, Jens (2022)** : *Schwarze Erde. Eien Reise durch die Ukraine [La terre noire. Un voyage à travers l'Ukraine]*, Reinbeck à Hambourg : Rowohlt livre de poche Verlag 63156.
- Osterrieder, Markus (2002)** : *Die Illusion der vierzehn Punkte. Über das nationale Selbstbestimmungsrecht als Kriegswaffe und dessen zerstörerische Folgen in Mitteleuropa [L'illusion des quatorze points. Le droit à l'autodétermination nationale comme arme de guerre et ses conséquences destructrices en Europe centrale]* : dans Heisterkamp Jens : *Die Jahrhundertillusion. Wilsons Selbstbestimmungsrecht der Völker, Steiners Kritik und die Frage der nationalen Minderheiten heute. [L'illusion du siècle. Le droit d'autodétermination des peuples, la critique de Steiner et la question des minorités nationales]*. Francfort-sur-le-Main, Info3-Verlag, pp.53-146.
- Putin, Wladimir (2022a)** : *Rede zur Aufnahme der « Volksrepubliken Doneck und Lugansk [Discours sur l'adhésion des "Républiques populaires de Donetsk et de Luhansk] »* du 30.09.2022. <https://zeischrift-osteuropa.de/blog/rede-zur-aufnahme-der-volksrepubliken-donck-lugansk-zaporoze-und-cherson/> (consulté le 19.02.23).
- Schlögel, Karl (2022)** : *Entscheidung in Kiew. Ukrainische Lektionen [Décision à Kiev. Leçons ukrainiennes]*, Francfort-sur-le-Main : Fischer-livre de poche 29643.
- Schwenk, Frithjof (2021)** : *Das Denkmal für Fürst Wladimir. Ein Heiliger des Mittelalter als Rechtfertigung der Krim-Angliederung. [Le monument au prince Vladimir. Un saint du Moyen-Âge pour justifier le rattachement de la Crimée]*. <https://kremlin.dekoder.org/fuerst-wladimir-denkmal> (consulté le 19.02.2023).
- Seewald, Bertold (2015)** : *Die Ukraine — Opfer und Helfer der Sowjetunion. [L'Ukraine, victime et auxiliaire de l'Union soviétique]*. <https://www.welt.de/geschichte/zweiter-weltkrieg/article144398102/Die-Ukraine-Opfer-und-Helfer-der-sowjetunion-.html> (consulté le 19.02.2023).
- Snyder, Timothy (2022)** : *Bloodlands, Europa zwischen Hitler und Stalin [Terres de sang, l'Europe entre Hitler et Staline]*, Munich : dtv 34756.
- SPIEGEL Panorama (2023)** — <https://www.spiegel.de/panorama/gesellschaft/schlacht-von-stalingrad-wolgograd-wird-kurzzeitig-wieder-umbenannt-a-880700.html> (consulté le 20.02.2023).
- Steiner, Rudolf (1962)** : *Zur Dreigliederung des Sozialen Organismus. Gesammelte Aufsätze 1919-1921 [Sur la tripartition de l'organisme social. Recueil d'essais 1919-1921]* Stuttgart : Verlag Freies Geistesleben.
- Steiner, Rudolf (1981)** : *Menschenschicksale und Völkerschicksale. Vierzehn Vorträge gehalten in Berlin vom 1. september 1914 bis 6. Juli 1915 [Destins d'hommes et destins des peuples. Quatorze conférences tenues à Berlin du 1er septembre 1914 au 6 juillet 1915.] (GA 157)*
- Steiner Rudolf (1996)** : *Die Geheimwissenschaft im Umriss [La science occulte en esquisse]*, Dornach / CH : Rudolf Steiner Nachlassverwaltung.
- Struwe, Kay (2022)** : *Analyse : Stephan Bandera Geschichte. Erinnerung und Propaganda [Analyse : Stephan Bandera Histoire. Mémoire et propagande.] bpb Ukraine-Analyse n° 270.* <https://www.bpb.de/themen/europa/ukraine-analysen/nr-270/509748/analyse-stephan-bandera-geschichte-erinnerung-und-propaganda/> (consultation du 19.02.2023).

## L'auteur

Études d'enseignement au lycée pour l'allemand, l'histoire et les sciences sociales ; 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> examens d'État et *Philosophicum* à la LMU de Munich. Professeur de didactique des sciences de l'éducation à l'Université Alanus pour l'art et la société, Alfter, directeur de l'*Institut für Fachdidaktik* de Kassel, responsable du domaine des sciences de l'éducation. Il est également actif dans la formation des enseignants à l'école de pédagogie Waldorf de Kassel.